

Le *Panopticon* numérique

Hervé Fischer, professeur associé, Centre interuniversitaire des arts
médiatiques, UQAM, Canada *

Nous devons au philosophe utilitariste anglais Jeremy Bentham en 1787, paradoxalement à la veille de la Révolution française qui promut une liberté égale pour tous, l'idée et le design architectural du *Panopticon*, une prison circulaire dont toutes les cellules sont constamment surveillables d'un seul point de vue unique et central, lui-même obscur. Ainsi, chaque prisonnier sait-il qu'il est soumis à une permanente observation de ses faits et gestes par un contrôleur invisible. Et Jeremy Bentham souligne l'astuce du système, qui crée l'autocensure : « la mise en scène de l'illusion d'une surveillance constante car, en réalité, les prisonniers ne sont pas vraiment toujours surveillés : ils croient seulement ou imaginent qu'ils le sont » (*The Panopticon Writings*). Cette notion a été reprise par Michel Foucault dans son célèbre ouvrage *Surveiller et punir. Naissance de la prison* (1979).

Et c'est bien de la même idée que s'inspirent les gouvernements actuels en recourant aux technologies numériques pour surveiller les communications entre les citoyens. Nous croyons savoir – on nous dit avec insistance - que des ordinateurs centraux veillent invisiblement sur nous – et nous contrôlent donc -, dont les logiciels peuvent scanner tous nos messages, que ce soit par radio, téléphone, fax ou Internet, dès lors qu'ils sont transmis en codage numérique. Non seulement s'agit-il d'écoutes électroniques ciblées, visant des « suspects », mais aussi du repérage anonyme et permanent de mots ou d'images considérés comme « sensibles ».

La surveillance par satellites géopositionnés permet aussi désormais de suivre les déplacements de téléphones cellulaires ouverts, ou de puces émettrices insérées dans la peau d'humains ou placées dans des voitures, des camions ou des objets divers. Cela peut permettre de sauver une personne perdue ou de retrouver une voiture volée, ou de contrôler les déplacements d'un poids lourd ou d'un condamné en liberté surveillée. La cybersurveillance semble appelée à une généralisation rapide, pour le meilleur comme pour le pire.

Le terrorisme international a semblé justifier des investissements considérables dans ces technologies (Système *Échelon*) ainsi que de nouvelles législations (*Patriot Act* américain, par exemple) qui, en prétendant nous protéger, mettent aussi en péril nos droits et libertés démocratiques fondamentaux.

Le marketing y a vu aussi une opportunité pour le *data mining* – croisement de banques de données qui permettent de préciser le « style de vie » et les habitudes d'achat des consommateurs. Les codes barres des objets de consommation semblent devoir être bientôt remplacés par de petits émetteurs à haute fréquence fixés sur chaque produit qui permettent de l'identifier et d'en suivre les déplacements. La multinationale Procter et Gamble, par exemple, a assuré l'équipement des magasins Wall-Mart où l'on peut désormais, non seulement accélérer la facturation à la caisse, mais aussi savoir que vous avez essayé des vêtements de telle ou telle couleur ou de tel style, et enregistrer ces données comportementales, même si vous ne les avez pas achetés. Les métadonnées et les *cookies* d'une production musicale ou d'un logiciel que vous avez piraté sur l'Internet, pourront vous dénoncer automatiquement.

Ces nouvelles problématiques démocratiques ne concernent donc pas seulement l'Internet, mais tout l'espace public de communications qui est devenu une sphère publique numérique. La boîte de Pandore de la puissance du numérique est donc ouverte. Et il est difficile de la refermer, alors qu'elle vous protège aussi quand on vous identifie de plus en plus systématiquement dans un

hôpital avec un code barre qui évite les erreurs d'attribution des examens ou des médicaments, ou quand vous vous faites placer sous la peau une puce émettrice qui permettra de vous retrouver si vous avez été kidnappé.

Nous assistons donc à la mise en place accélérée d'un véritable *Panopticon* numérique, appelé à une extension et à une efficacité effarantes ! Et nos gouvernements démocratiques semblent plus sensibles au contrôle social qu'ils peuvent en espérer, qu'aux abus totalitaires auxquels ce système ne manquera pas de tendre automatiquement. Il y a là, certes, de quoi nourrir la paranoïa de chacun de nous. Reg Whitaker a consacré en 1999 une excellente étude à cette surveillance électronique généralisée, sous le titre *Big Brother.com – La vie privée sous surveillance* (Denoël et PUL).

Si nos parlements semblent cultiver l'inconscience vis-à-vis de ces menaces immédiates contre nos lois démocratiques, si la crainte du terrorisme semble justifier aux yeux de la majorité des législations nouvelles et dites d'exception, qui autorisent des abus de surveillance électronique aussi invisibles qu'efficaces à l'encontre de chacun de nous, une véritable *Stasi* numérique, n'est-il pas urgent que les citoyens qui en sont conscients dénoncent cette nouvelle donne de notre époque ? Sans doute, les réseaux numériques sont-ils peu visibles. Nous les imaginons, surtout dans le cas des communications sans fil. Mais comment ne pas voir que notre environnement est envahi de codes barres ? Il y en a des milliards constamment autour de nous, sur chaque objet que nous achetons, boîte de soupe ou recueil de poèmes ! Allez acheter *L'Internationale situationniste*, ou *La société du spectacle* de Guy Debord : vous aurez une belle vignette de code barre en prime pour chaque exemplaire. Et si vous utilisez votre carte de crédit pour faire des achats angéliques, *Big Brother* pourra le savoir et le retenir contre vous, le jour où... (de même que tant d'autres actes que vous croyiez privés, mais pour lesquels vous avez donné votre code postal, utilisé votre téléphone cellulaire ou votre ordinateur, etc.).

Ce sont bien là les langages d'une nouvelle cosmogonie, celle du numérique, du virtuel, du cybermonde, et sans doute en détectons-nous d'abord les symboles les plus visibles : codes barres et codes génétiques. Mais, comme la boîte de Pandore elle-même, ils sont à la fois le mal et sa conscience, donc le pouvoir de choisir le bien autant que le mal. Je me méfie aussi des paranoïas que suscite le numérique pour plusieurs. Ce n'est pas tant la technologie qu'il faut vanter ou condamner aveuglement, c'est plutôt l'usage qu'en font les hommes ! Ce sont des hommes qui nous surveillent, avec des ordinateurs ! Pas les ordinateurs eux-mêmes ! Ce sont des hommes qui nous sauvent éventuellement, pas les logiciels, qui demeurent sans intentions. Et je crois comme le poète Hölderlin que « là où croît le danger, croît aussi la force de ce qui sauve »..

* Artiste-philosophe, Hervé Fischer est l'auteur de *Mythanalyse du futur*, www.hervefischer.ca, 2000), *Le choc du numérique* (vlb, 2001), *Le Romantisme numérique* (Fides, 2002), *CyberProméthée* (vlb, 2003), *La planète hyper, de la pensée linéaire à la pensée en arabesque* (vlb, 2004) et *Le déclin de l'empire hollywoodien* (vlb, 2004).